

Les deux ou trois cents Arabes tombés sous nos balles ne peuvent nous consoler de nos pertes.

Aujourd'hui, la ration a été réduite de moitié et nous en avons encore pour trois ou quatre jours avant de rencontrer une colonne de secours.

Chaque nuit, nous bivouaquons en plein air, faute de tentes, qui nous ont presque toutes été enlevées.

Ah ! les pouilleux, ils nous le paieront !

*
* *

Nous sommes de nouveau à Fékarine.

Il était temps, car nous n'avions plus un radis à manger.

Ici nous avons trouvé une colonne de ravitaillement en vivres, en munitions et en effets de toutes sortes.

Ça fait plaisir de voir des camarades.

Ils nous apprennent que le général commandant la subdivision d'Oran est en route pour venir prendre le commandement des deux colonnes réunies.

Cela nous réconforte, car nous espérons bien avoir notre revanche.

En route, nous avons perdu tous nos blessés ; ils n'ont pu résister ni à la chaleur, ni au cruel ballonnement des cacolets.

A chaque étape, nous enterrions un ou deux hommes.

Avant-hier, ma compagnie rendait les derniers honneurs à un des nôtres.

Avec deux caisses à biscuit, nous lui avons fabriqué un cercueil. C'était un jeune Suisse de vingt-deux ans. Il avait eu le crâne ouvert d'un coup de matraque et la joue déchirée de la bouche à l'oreille par le crochet de l'un de ces bâtons.

A cent mètres du camp, le cortège s'arrête et l'on dépose la caisse.

Quelques hommes se mettent de suite à creuser une espèce de fosse avec les outils de compagnie.

Mais la terre est dure et il se fait tard.

On dépose enfin la bière dans une excavation de quarante centimètres de profondeur ; on la recouvre soigneusement de terre et on y entasse dessus toutes les grosses pierres qu'on peut trouver aux environs pour empêcher les chacals de dévorer le cadavre.

Mon capitaine, ensuite, d'une voix émue, fait un adieu touchant au camarade. Et moi, comme sergent-major de la compagnie, je récite à